MARIE CHRISTINE STANKÉ **BERNARD**

POLATOUCHES





POLATOUCHES



DE LA MÊME AUTEURE

- Matisiwin, Stanké, 2015.
- Treize jours d'Emma, Libre Expression, coll. « Expression rouge », 2013.
- Autoportrait au revolver, Hurtubise, coll. « AmÉrica », 2012.
- Sombre peuple nouvelles, Hurtubise, coll. « AmÉrica », 2010.
- Mademoiselle Personne, Hurtubise, coll. « AmÉrica », 2008.
- La Mort, l'Amour et les Trois Chevaliers (sous le pseudonyme de Marie Navarre), Stanké. 2006.
- Monsieur Julot, Stanké, 2005.

POUR LES JEUNES

- Les Mésaventures de Grosspafine, tome 2 Le prince Malavenant, Hurtubise, coll. « Caméléon », 2008.
- Les Mésaventures de Grosspafine, tome 1 La confiture de rêves, Hurtubise, coll. « Caméléon », 2007.

MARIE CHRISTINE BERNARD

POLATOUCHES



Awen chii? Qui es-tu?

Chiens



Elle fit la connaissance des chiens en premier.

Des bruits venant de l'extérieur la tirèrent d'un sommeil sans repos, peuplé de rêves confus, plus ou moins angoissants. Dans l'un d'eux, elle avait vu Josée en habit traditionnel, en train d'exécuter des pas compliqués, les mains aux hanches, le visage grave. Il semblait que l'enjeu de cette danse en était un de vie ou de mort. Josée virevoltait, ses mocassins touchant à peine le sol. Les pans de son châle donnaient l'impression qu'elle avait des ailes, des ailes de corbeau peut-être, ou d'aigle, ou de perdrix, et qu'elle allait s'envoler. Stéphanie entendait les froissements du cuir de la robe, le boum, boum d'un tambour, en plus d'une espèce de grognement qui montait des alentours, elle ne savait d'où, comme une menace venue de partout à la fois. Froissements, boum, boum, grognements.

Il lui fallut un moment pour se rappeler où elle était. Les murs en contreplaqué, la petite fenêtre masquée par un rideau brun, la lampe de chevet en macramé: le chalet de ses parents.

Elle avait soif. Besoin d'un très grand verre d'eau. Bien froide, l'eau. La veille au soir, elle avait descendu toute la bouteille de gamay qu'elle avait ouverte dans l'idée d'en prendre un verre ou deux pour se calmer les nerfs avant de dormir. Elle avait allumé un feu et, les pieds sur la bavette du poêle, fumant l'une après l'autre les cigarettes du paquet de Pall Mall trouvé dans la cuisine, sans doute oublié par les anciens locataires, elle avait fini par botter le cul de la bouteille. Le cœur lui battait les tempes et l'intérieur de sa bouche lui faisait l'effet d'avoir mangé un cendrier plein.

En ouvrant le robinet de la cuisine, savourant à l'avance la fraîcheur et la pureté de l'eau puisée directement au ruisseau qui dévalait la montagne, elle aperçut ses réveille-matin. Deux molosses fourrageaient dans les sacs-poubelle qu'elle avait déposés sur le perron la veille, trop fatiguée — trop soûle — pour aller les porter dans le bac près du cabanon. L'un d'eux en avait tiré une bouteille de savon à linge et l'autre essayait de la lui arracher. Leurs mâchoires faisaient claquer le plastique et ils échangeaient des grognements mi-enjoués, mi-menaçants. Ils étaient tous deux très grands, plutôt maigres, et leur fourrure couleur de cendre fumait dans le petit matin. Manifestement, il faisait très froid, malgré le soleil éclatant dans le bleu limpide du ciel.

Mal réveillée, Stéphanie but une longue gorgée d'eau et prit le temps d'en savourer la fraîcheur. Puis elle s'approcha de la porte-fenêtre et donna trois bons coups du plat de la main sur la vitre. « Hé! Allez-vous-en chez vous, gros bandits!» Les deux intrus abandonnèrent leur proie pour l'observer une seconde, puis se remirent de plus belle à se disputer la bouteille de détergent. Stéphanie entrouvrit la porte.

— Hé! fit-elle, plus fort et plus fermement cette fois. Chou! Envoyez! Chez vous!

L'un des chiens gronda. L'autre, indécis, faisait alterner son regard entre son compère, l'humaine en face d'eux et un point vague derrière lui, en biais. Stéphanie, elle, inventoriait mentalement les armes potentielles qui se trouvaient à sa portée. Elle avisa le balai, qu'elle avait laissé traîner dans un coin, et allait l'empoigner lorsqu'une voix de femme se fit entendre.

— Ted! Jack! Icitte! Tout suite!

Il n'y avait qu'une seule autre maison dans le petit chemin qui menait à la rivière. Elle n'était pas tout à fait en face de celle de Stéphanie. C'était un chalet du même genre que celui de sa famille, environ à cent mètres, du côté opposé de la route. Lui aussi avait été modifié pour devenir une maison habitable à l'année. Autrefois, tout ce terrain, jusqu'à la rivière, appartenait à la même famille. Puis l'ensemble avait été morcelé pour être vendu à des villégiateurs, mais la proximité de la ville, qui s'étalait à mesure que l'on exploitait les ressources de son sous-sol, avait fini par chasser plus loin les amateurs de motoneige et de gros gibier. Les deux maisonnettes du petit chemin avaient été mises en vente. Ses parents avaient acheté la leur dans les années 1980. Les voisins, eux, étaient là depuis quelque temps, mais Stéphanie n'aurait su dire exactement depuis quand. Elle ne se souvenait même pas

d'avoir déjà vu la personne qui se tenait devant la porte, sur le perron d'en face.

Elle ne venait plus très souvent ici, comme ses parents d'ailleurs, qui trouvaient désormais qu'entretenir deux demeures était trop d'ouvrage et qui louaient le chalet à des étrangers depuis plusieurs années. À cette distance, on ne distinguait pas bien les traits de la femme, grande, osseuse, aux longs cheveux foncés, mais il sembla à Stéphanie que son visage était pâle, légèrement émacié. Elle ressemble à ses chiens, pensa-t-elle. Les deux bêtes, sitôt qu'elles avaient entendu sa voix, avaient détalé pour la rejoindre. La femme accueillit les chiens en les grondant et en leur montrant d'un doigt sévère un endroit derrière la maison, vers lequel ils se dirigèrent, la queue entre les pattes. Avant de disparaître à son tour, elle envoya la main à Stéphanie. Celle-ci lui rendit son signe en se disant que cette femme-là n'était pas bien sensible au froid pour sortir faire un tour comme ça, en robe de chambre et en pantoufles. En avait-elle seulement, des pantoufles? On aurait dit qu'elle était pieds nus. Stéphanie chassa cette image en agitant la main dans un geste de dégoût effrayé, comme on le fait avec les gros hannetons de juin. À cette distance, elle avait sûrement mal vu. C'étaient certainement des chaussettes ou des mocassins. Plein de gens portaient des mocassins, dans le coin : les habitants de la Réserve avaient en ville une boutique où l'on trouvait ce genre de choses. Elle-même en possédait une paire. Elle se dépêcha de refermer la porte-fenêtre en frissonnant.

Il faisait au moins vingt degrés sous zéro.

Coup de tête



On ne pouvait pas exactement parler d'un coup de tête.

Il lui avait fallu le temps de se décider, quand même, et puis aussi que tout tombe en place. Les locataires du chalet de ses parents, en annonçant leur départ en plein mois de février, avaient évidemment précipité les choses, mais... elle devait se l'avouer: cela faisait un moment qu'elle y songeait. Qu'elle pensait à partir. À quitter Josée. Peut-être. Elle ne savait plus. Il y avait un nœud dans leur couple, un nœud si serré que, si elles ne parvenaient pas à le défaire bientôt, tout éclaterait.

Et il y avait eu cette énième dispute.

Comme d'habitude, c'était Josée qui avait tout ramené sur le tapis. Comme d'habitude, le ton avait monté. Comme d'habitude, elles avaient fini par se hurler dessus. Enfin, façon de parler.

— Tu penses juste à toi. À ta petite personne. Qu'est-ce que ça peut te faire que les gens te jugent?

T'as pas le contrôle sur les pensées des autres. Alors ? Lâche prise, Steph.

Josée ne criait pas. Josée ne criait jamais. Surtout lorsqu'elle était en colère. Sous l'effet de la colère, elle baissait le ton. Et plus la voix était sourde, plus profonde était sa colère. Cette fois-là, c'était presque un murmure. Stéphanie, désespérée, tentait de s'expliquer, encore.

— Tu comprends pas, Jo. Comment ça se fait que tu comprends pas ça? Je suis prof d'anglais dans une petite école de formation aux adultes en baisse de clientèle d'une petite ville du Nord, il y a un million de personnes avec moi sur la liste de rappel, et il y en a trois ou quatre là-dedans qui seraient ravies de trouver une prise pour me tasser. J'ai besoin de ma job. Pis je l'aime, ma job.

Ne pleure pas, ne pleure pas. Les maudites larmes, jamais à propos. Stéphanie, elle, la colère la faisait pleurer.

— Tu la perdras pas, ta job, Steph. Tu trouves pas que tu exagères, quand même? Les gens sont peutêtre pas aussi pognés du cul que tu le penses, hein. Ça va jaser un peu pendant un bout, c'est certain, mais après... Ah, Steph, tu vas pas brailler, là?

Stéphanie renifla, s'essuya les yeux, respira profondément.

- Non, non, je braille pas. Mais tu le sais comment c'est. Les commérages, les plaintes de parents, les élèves qui te prennent moins au sérieux... Tu sais ce que ça fait.
- Tu enseignes aux ADULTES, Steph. Aux adultes. Les parents, ils ont rien à voir là-dedans.

— Oui, ils s'en mêlent, pis tu le sais. Ils s'en mêlent, des affaires de leurs enfants. C'est des jeunes adultes, hein. Il y en a qui ont tout juste dix-huit ans. Encore des ados. Des ti-culs qui sont pas ben, ben sortis de chez eux. C'est pas parce qu'ils sont jeunes qu'ils sont ouverts d'esprit. Pis tu sais comment les gens sont. Tu en vois de toutes les sortes à l'hôpital, aussi.

Josée secoua la tête.

- Je le sais, mais je passe par-dessus. Je m'en fous, de ce que le monde pense, moi.
- T'es mieux faite que moi. Pis y a mes parents aussi.
- Ils vont s'en remettre, tes parents. Ils t'aiment. Ils vont t'aimer encore après.

Stéphanie pinça les lèvres. Oui, ils l'aimaient, ses parents. Ils aimaient leur Stéphanie tranquille, sage, conforme à l'idée qu'ils se faisaient d'une bonne personne. Ses parents pratiquants qui allaient à la messe tous les dimanches.

- Josée... Ma mère...
- Ta mère le supporterait pas. Tu me l'as dit mille fois. Mais tu penses pas qu'elle se doute de quelque chose, depuis le temps? Moi je crois qu'elle ne serait pas trop surprise de savoir qu'on est ensemble. Ça fait assez longtemps qu'elle me connaît, elle se ferait à l'idée, non?

Stéphanie tentait d'endiguer les larmes et la morve qui l'envahissaient. Bien sûr, elle savait tout ça. Mais... l'idée d'être ouvertement en couple avec une femme, devant tout le monde dans la petite communauté où elle avait grandi, la terrifiait. Josée la saisit par les

épaules et planta ses yeux noirs dans les yeux gris de sa compagne.

— Écoute, si tu veux, on pourrait aller vivre ailleurs. Recommencer. En ville. Hein? En ville, personne nous connaît, on pourrait se trouver des jobs dans nos domaines sans problème. Qu'est-ce que tu dirais de ça, ma belle?

Stéphanie contempla son amoureuse, son visage, ses beaux traits cuivrés, défaits, encore une fois, par sa faute. Mais elle n'y pouvait rien. Elle soupira.

- Je pourrais pas vivre en ville, Jo. J'ai besoin des arbres, de la nature, du silence. En ville, c'est comme si je me noyais. Tu me connais assez pour être au courant.
- Maudit, Steph! Maudit, maudit, maudit! Je t'aime, moi. Je veux qu'on se marie, qu'on ait des enfants, je veux t'aimer devant le monde. Je veux te flatter les mains au restaurant, je veux t'embrasser dans la rue, je veux te tenir par la taille au centre d'achats. Je veux qu'on promène des poussettes ensemble. Toi, comment ça se fait que tu peux pas comprendre ça? Comment ça se fait que tu veux pas ça, toi aussi? Tu dis que tu m'aimes, mais t'as pas envie de m'aimer devant le monde? Tu m'aimes jusqu'où exactement, Stéphanie?

Et voilà. Chaque fois ça tournait au vinaigre. Josée voulait un mariage, des enfants, un amour au grand jour. Cela n'avait pas toujours été ainsi. Au début de leur relation, elles étaient simplement amoureuses. Elles se retrouvaient à la fin du jour affamées l'une de l'autre, partageaient les rires, les repas, les joies

du corps. Elles vivaient ensemble, sans faire d'éclats à l'extérieur, une vie riche et sensuelle, entre elles. Une existence tout à fait satisfaisante pour Stéphanie, qui trouvait en Josée une âme sœur et une partenaire idéales. Elles savaient tout l'une de l'autre, autant parce qu'elles se confiaient sans retenue que parce qu'elles étaient toutes deux femmes. Elles ne se lassaient ni de l'esprit, ni de la peau, ni des lèvres de l'autre. Elles se complétaient et s'entendaient parfaitement. Sauf sur un point. Cela était apparu environ deux ans après leur emménagement ensemble. Josée avait commencé à parler de couples de femmes qui avaient des enfants. Pas de mariage, l'idée même n'était pas concevable à ce moment-là. Mais d'enfants. De vie de couple. D'ouverture. Avec les années, cela avait pris de plus en plus de place. Depuis quelques mois, c'était devenu une obsession. Josée n'en démordait pas. Et maintenant que le mariage était permis, elle voulait une union officielle en plus. Elle, Stéphanie, était absolument incapable d'envisager de sortir du placard. Elle avait la certitude que cela mettrait son poste de prof en danger. D'autres avaient disparu des listes de rappel pour moins que ça, répétait-elle à sa compagne. Oui, il y avait les règles, le syndicat, les droits de la personne et tout ça. Mais dans un endroit comme Minierville, où tout le monde avait le nez fourré dans les affaires de tout le monde et où la mesquinerie prenait trop souvent ses aises, déguisée en vertu, une mauvaise réputation avait tôt fait de devenir une cause d'inemployabilité. Même quand on enseignait aux adultes. Une prof lesbienne, voyez-vous ça. Une boutch. Elle

connaissait les regards que les gens posaient sur les femmes comme ça. Le mépris. Les blagues salaces. « C'est-y toi qui fais l'homme? Ou bedon c'est elle? T'es costaude pis t'as les cheveux courts, mais elle, 'est plate comme une galette. Vous faites l'homme chacune votre tour? » Josée avait toujours été plus féminine qu'elle. Enfant, Stéphanie supportait déjà mal les petites robes et les jolies chaussures, préférait les jeans et les espadrilles, portait plutôt courts ses cheveux châtains, à la déception de sa mère qui aurait tant voulu jouer à la poupée avec son unique fille, l'habiller et la coiffer pour ensuite montrer comme elle était mignonne. Stéphanie avait parfois l'impression que sa mère lui en voulait un peu de lui avoir « enlevé » cette joie-là.

Pourtant, il y en avait eu, des joies. Les samedis de pâtisserie durant lesquels les rires fusaient dans la cuisine envahie de soleil. Les heures passées au jardin à chasser les mauvaises herbes et les vers blancs. Les fraises sauvages, les bleuets, les framboises dans le silence des talus. Les vieilles chansons dans la balancine. Les précieux dahlias qui ornaient la façade de la maison, qu'il fallait rentrer à l'automne et que l'on se faisait une fête de replanter au printemps. Durant ces moments-là, sa mère lui racontait des histoires de son enfance, de ses parents à elle, des tours de machine du dimanche, de leur installation dans cette ville toute neuve poussée au milieu du pays des Sauvages, à travers les abattis et les brûlés. Stéphanie imaginait les chemins difficiles serpentant entre les troncs noircis, la boue autour des maisons en pièce sur pièce, les tentes

des Indiens non loin, avec lesquels il fallait bien composer puisqu'on était chez eux. Ils avaient mis tant de temps et tant d'efforts pour obtenir enfin une vraie communauté, un vrai village pour eux, après avoir été tassés, retassés et encore tassés par les minières qui mettaient des claims partout, et ensuite par les forestières qui rasaient tout, faisant fuir le gibier, salissant les lacs et rivières avec leurs pitounes. Elle entendait les promesses de prospérité claironnées par les promoteurs, elle ressentait l'espoir et l'énergie de tous ces gens décidés à venir ici, au Nord, afin d'extirper du bois et du minerai leur part de bonheur. Elle comprenait aussi que cette pimpante demeure où elle vivait, payée pratiquement cash avec le salaire de la mine - son père le répétait souvent, c'était le grand exploit de sa vie –, le potager, les fleurs, la cuisine dernier cri, tout cela ne suffisait pas à rendre sa mère heureuse. Car en dehors de ces instants où elles étaient juste toutes les deux et où elle semblait s'abandonner, redevenir ellemême, jeune femme remplie de rêves et de chansons, sa mère jouait un personnage froid, détaché de ses émotions, préoccupé surtout par le regard des autres. «Arrange-toi mieux que ça, ils vont penser que tu es une pauvresse. Tiens-toi droite, ils vont dire que tu es paresseuse. Ris pas pour rien comme une niaiseuse. Pas question que tu joues au hockey, voire si une fille bien élevée fait ça. Mets pas tes coudes sur la table, on est pas des sauvages.» Avec toutes ces prescriptions, Stéphanie avait l'impression que sa mère avait érigé autour d'elle une cage étroite destinée à la garder immobile, à faire d'elle une image, à nier son existence

vivante. Et en même temps, elle avait, toute sa vie, tout fait pour plaire à sa mère, qu'elle devinait habitée par une espèce de mélancolie, pour ne pas lui imposer une déception de plus en étant trop... différente. Qu'est-ce qui rendait sa mère ainsi? Pourquoi la surprenait-elle, parfois, accoudée à une fenêtre, les yeux perdus dans la contemplation d'un lointain invisible, les épaules comme affaissées par un poids longtemps porté? Que sait-on des rêves trahis de ses parents?

Avec son père, c'était moins compliqué. En tout cas, en apparence. Il avait toujours été aimant, mais peu porté sur les effusions, en homme de sa génération. Enjoué à l'occasion, préoccupé la plupart du temps. Un homme qui travaillait très fort, qui avait été des rudes combats syndicaux des années dures et qui, maintenant, après avoir passé sa vie dans la mine, occupait ses jours à fabriquer et à peindre de délicates cabanes à oiseaux dans le sous-sol de sa maison payée cash.

Pourquoi les complicités de l'enfance se transforment-elles, lorsque l'on touche à l'âge adulte, en incompréhension, puis en tension sourde? Comment en vient-on à ne plus souhaiter se confier à cette mère, à ce père, à qui pourtant l'on racontait naguère tous ses secrets? Ce qu'il restait d'amour entre elle et ses parents tenait aux souvenirs des jours d'innocence, alors qu'il était si simple de correspondre à leur image d'elle-même, si simple de se tenir droite et de ne pas mettre ses coudes sur la table, si simple de renoncer au hockey et aux vêtements informes, si simple d'être une petite fille comme les autres.

Ses parents n'accepteraient jamais qu'elle soit en couple avec une femme. Et ils étaient trop importants pour elle pour qu'elle les pousse à sortir de sa vie. Car ils prendraient leurs distances, à coup sûr. Elle aurait beau leur faire valoir qu'ils connaissaient Josée depuis longtemps comme meilleure amie et colocataire et que, dans le fond, cela ne changerait rien pour eux de savoir qu'elles formaient un couple. Elle aurait beau mettre en avant la perspective de les faire devenir grands-parents. Elle les connaissait. Gilles et Raymonde tenaient bien trop à leur standing au Club optimiste pour accepter pareil affront à l'ordre social. Une fille lesbienne, pensez-y donc. Inconcevable. Pas notre fille. Elle le savait, ça, Josée. Pourquoi ramenait-elle toujours son histoire de mariage alors? Elles n'étaient pas bien, comme ça? Josée, qui savait pourtant à quel point ça pouvait être difficile de n'être pas comme tout le monde. D'être... contre nature.

- ⟨⟨ Un polatouche, souffla-t-il.
- Un quoi?
- Un écureuil volant... C'est rare qu'on en voie... ils ont peur de tout. C'est tranquille vrai par ici pour qu'ils se tiennent proches des maisons comme ça. Viens, faut pas lui faire peur. Il est chez lui, ici. >>

Réfugiée dans le chalet de ses parents, Stéphanie réfléchit à son couple et à une éventuelle sortie du placard. Sa compagne, Josée, élevée par des Blancs et refusant ses origines cries, est prête à se marier et à fonder une famille. Elle, surtout pas. Avec son meilleur ami, Claude, elle observe les animaux aux alentours et fait connaissance avec ses voisins, accueillants mais de plus en plus bizarres. Elle ne répondra à cette question qui la ronge: Qui es-tu?, qu'au moment où tomberont les masques.

Une histoire d'amitié, d'amour et de monstres, qui interroge l'identité, l'héritage et ce qu'on en fait.



Née à Carleton-sur-Mer, Marie Christine Bernard vit, écrit et enseigne au Lac-Saint-Jean. Elle est l'auteure de cinq romans. Avec son dernier, *Matisiwin*, elle a été choisie par le ministère des Relations internationales et de la Francophonie pour représenter le Québec au Mexique lors de la Semaine de la langue française et de la francophonie (2016).





